

Fécondité de l'œuvre du grand Paul Veyne

LIm'arrive souvent d'ouvrir *René Char en ses poèmes*, l'ouvrage que Paul Veyne a consacré à l'immense poète dont il avait tout. Paul Veyne se révèle là dans toute son ampleur, riche d'une érudition sans faille et d'une curiosité passionnée pour des savoirs indépendants du sien, le monde romain. Il était en effet à la romanesque ce que Jean-Pierre Vernant et Jacqueline de Romilly étaient à l'Antiquité grecque, ou Marc Fumaroli à l'âge classique.

Ces grands esprits possédaient le « regard éloigné » que Claude Lévi-Strauss cultivait pour faire de la distance temporelle le levier nécessaire à un libre examen du monde contemporain, une approche qui fut dégagée des préjugés communément reçus. Plus que des spécialistes, ils étaient des lettrés, porteurs des humanités que le pragmatisme actuel juge superflues et dont pourtant seule la connaissance intime permet d'appréhender la modernité dans ce qu'elle a d'impensé, c'est-à-dire d'aveugle, d'arbitraire, de purement idéologique.

En 1978, Paul Veyne a publié un long article intitulé « La famille et l'amour sous le Haut-Empire romain ». Dans cet article, il se propose de montrer comment, entre l'époque de Cicéron, un siècle avant J.-C., et le siècle des Antonins, empereurs qui règnèrent entre 96 et 192 apr. J.-C., « il s'est passé un grand événement ignoré : une métamorphose des relations sexuelles et conjugales », articulée autour de l'image du père de famille. À la morale païenne s'est substituée la morale chrétienne. Celle-ci ne l'a cependant pas emportée grâce à son influence directe, mais parce qu'elle a repris à son compte la morale du paganisme finissant, qui était parvenu au terme de son évolution interne. Cette évolution tient en une phrase : « Le fait décisif, pour l'évolution de la famille, est, non pas le pouvoir du père à

l'intérieur de la famille, mais au contraire son pouvoir dans la société globale, c'est-à-dire à l'extérieur de la famille. »

Car à l'époque de Cicéron, le modèle du père de famille

était celui d'un chef de clan au sein d'une aristocratie concurrentielle où des égaux rivalisaient, tandis qu'au siècle des Antonins ce modèle prit la forme d'un père de famille devenu membre d'une aristocratie où il devait servir l'empereur. Le père ne disposait plus de l'autorité dont il jouissait auparavant pour imposer sa loi à sa famille, à commencer par son épouse. Désormais, il devait se faire aimer de sa famille pour en être obéi.

La complexité du processus empêche évidemment de s'y attarder. L'essentiel tient à sa complexité elle-même, en ce qu'elle offre une approche efficace pour penser la remise en cause du patriarcat

Plus que des spécialistes, Paul Veyne, comme Jean-Pierre Vernant, Jacqueline de Romilly et Marc Fumaroli, étaient des lettrés, porteurs des humanités que le pragmatisme actuel juge superflues et dont pourtant seule la connaissance intime permet d'appréhender la modernité dans ce qu'elle a d'aveugle

constatée aujourd'hui en Occident, et qui n'a d'autre justification que le fait d'être menée au nom du progrès, celui-ci étant reçu comme un dogme. Cette complexité aide à penser en quoi la remise en cause du patriarcat ne va pas de soi, n'est pas normale, logique, inéluctable historiquement, qu'elle n'est même pas due au combat féministe, lequel importe, mais seulement dans un contexte qui s'y prête. Sinon, il ne produit rien. Une remise en cause d'ordre purement idéologique, ce qui n'ôte rien à son éventuelle pertinence, sauf à s'inquiéter de ses conséquences, dont nous ne savons rien et ne voulons rien savoir.

D'où la position des conservateurs : au lieu de courir à toute bride dans le sens du vent, ils conseillent de réfléchir aux causes de cette course débridée, manière d'en évaluer les avantages et les inconvénients avant d'agir. Cela s'appelle la prudence, ou si l'on préfère, la sagesse. Les débats sur la PMA pour toutes en offrent un bon exemple : le soi-disant progress exigeait que la loi fût votée,

la sagesse recommandait de ne pas la voter, en tout cas pas dans l'urgence. Or ce qui se trouve derrière ces débats, comme derrière bien d'autres de même nature, c'est la place et le rôle des hommes dans notre société, et plus précisément des pères de famille. Exactement comme dans l'Antiquité romaine.

À titre d'illustration, considérons l'idéal masculin prôné par l'écoféministe Sandrine Rousseau sous le concept d'homme « déconstruit », à supposer qu'il s'agisse d'un concept. Comment en est-on arrivé à une conception de l'homme aussi étrange, pour ne pas dire farfelue ? Imagine-t-on un conducteur d'engins de chantier qui soit déconstruit ? Un marin pêcheur qui le soit ? Un CRS ?

Un paysan aux mains rudes ? Un maçon, un chauffeur routier, un équarrisseur de bœufs ? Il s'agit d'un type d'homme, donc de père de famille, mais aussi de mari ou de compagnon, incompatible avec l'ultraféminisme qui surveille et contrôle les

Quatrenens et autres Bayou, et finalement tous les hommes, de préférence blancs, par définition inacceptables d'avoir des conduites inadmissibles envers les femmes.

Revenons alors à Paul Veyne, qui commente en ces termes le poème de René Char *La Sorgue*. *Chanson pour Yvonne*, la Sorgue étant une rivière de Provence aux crues tumultueuses : « Un homme énergique n'est pas "tendre" (cet adjectif n'est pas un compliment), ce n'est pas un agneau, une bête de troupeau ; un homme violent ne cédera pas aux forces qui nous entourent et qui, à l'intérieur de chacun de nous, s'appliquent à nous réduire pour dissoudre notre individualité, notre "cœur", dans l'anonymat d'un moi collectif docile aux ordres, aux superstitions et à ce qu'on appelle la morale. »

Voilà une conception de l'homme totalement étrangère aux idéaux de l'idéologie aujourd'hui victorieuse. La nébuleuse militante dite intersectionnelle repose sur le caractère

vaguement théorisé d'entreprises visant à déconstruire, autrement dit détruire, la culture occidentale au nom d'un progressisme qui, renversant le principe même de la démocratie, offre aux minorités militantes le droit de s'approprier le pouvoir culturel et moral aux dépens de la majorité. L'université française peut hélas servir de loupe à l'observation de ce mouvement encouragé, objectivement, par la politique d'Emmanuel Macron dans le cadre de la lutte pour l'égalité entre les femmes et les hommes et en faveur de la diversité.

Dans l'article précité, donc en 1978, Paul Veyne écrivait ceci : « Une fois la nouvelle morale païenne adoptée par les chrétiens, elle a duré ou semblé durer dix-huit siècles : le modèle conjugal et l'hétérosexualité de reproduction sont encore nôtres ou cessent à peine de l'être. » Aujourd'hui, ce modèle explose. Et le phénomène semble normal, logique, bon pour l'humanité, donc universalisable. On s'étonne qu'il ne le soit pas. Mais il n'y a pas lieu de s'étonner : ce n'est qu'un moment, tout à fait aléatoire, de l'histoire du monde, et plus précisément de notre histoire, celle de l'Occident.

L'intéré de lire un article comme celui de Paul Veyne réside dans le fait que les grands esprits pensent plus loin que leur nez, c'est-à-dire que leur époque. Au-delà de l'érudition qu'ils déploient dans leurs domaines respectifs, ils ont le regard de longue distance qui nous rend moins dupes des idéologies considérées comme des vérités révélées, inattaquables et intangibles, mais qui sont parfaitement aveugles à leurs présupposés et à leur propre histoire.

* Jean-Michel Delacomptée a notamment publié « Notre langue française » (Fayard, 2018), grand prix Hervé-Duhen de l'Académie française. Il est aussi l'auteur de portraits littéraires, en particulier de Montaigne, La Boétie, Racine, Bossuet, La Bruyère et Saint-Simon, souvent parus dans la prestigieuse collection « L'un et l'autre » de J.-B. Pontalis, chez Gallimard. Dernier ouvrage paru : « Cabale à la cour » (Robert Laffont, coll. « Les Passes-murailles », 2020), pièce de théâtre enrichie de récits dont l'intrigue est puisée dans les Mémoires de Saint-Simon.



FABIEN CLAREFOND

JEAN-MICHEL DELACOMPTÉE

Paul Veyne, éminent historien de l'Antiquité et professeur au Collège de France, est décédé à l'âge de 92 ans. Le romancier, essayiste et universitaire* rend hommage à l'érudit et au penseur.